

Approche critique de la notion d'utopie

par Alain Pessin*

L'utopie est un continent immense, tant dans le domaine littéraire que dans celui des réalisations pratiques. Il est tout à fait illusoire aujourd'hui de prétendre en dresser un inventaire complet. Il n'est pas impossible en revanche de se donner les outils qui pourraient permettre d'y mettre un peu plus d'ordre, et d'abord de la spécifier par rapport à d'autres formes de l'espérance collective.

Si l'on convient de reprendre ce mot d'espérance, cher à Henri Desroche (1), on doit établir d'entrée que l'utopie est l'une des modalités particulières de l'espérance humaine dans le domaine socio-politique, et qu'elle doit être pour le moins différenciée d'autres modalités, avec lesquelles pourtant on la confond souvent, comme celle de la nostalgie mythique des origines, ou celle de la croyance millénariste en l'imminence de la fin des temps, qui continue d'alimenter tant de projets révolutionnaires. L'utopie est bien un projet d'organisation de la vie commune qui implique une manœuvre imaginaire du temps, mais ce projet comme cette manœuvre s'accomplissent à la faveur d'actes mentaux spécifiques, qui lui donnent son style propre, et qu'il convient d'essayer de recomposer. La méthode esquissée ici (2) consiste à partir à la recherche de la structure de l'imaginaire utopique, afin de se donner les moyens de comprendre comment à la fois l'utopie se propose comme un style stable et spécifique de l'espérance, et à la fois comment elle est pourtant ouverte à des variations considérables de cette dernière. Ainsi pourra-t-on replacer les tentations et les tentatives de l'utopie contemporaine dans le mouvement historique général de l'espérance utopique, et apprécier son originalité et son intérêt pour le temps présent.

le drame utopique

Le message utopique pour les grands penseurs utopistes "classiques" (More, Campanella, Cabet, Owen, Fourier...) (3) du XVI^{ème} au XIX^{ème} siècle, s'institue d'abord dans un acte de rupture. C'est un haut fait de parole par lequel se trouvent affirmées et la nécessité et la possibilité de se séparer du vieux monde et de se reconquérir comme des hommes neufs. On en appelle donc à un ressaisissement intégral. Chaque homme, chaque femme, mais aussi des groupes entiers, des sociétés dans leur ensemble, et virtuellement l'humanité, sont déclarés capables, quoi qu'il en soit de leur égarement dans les errances des temps anciens et présents, de reprendre place en eux-mêmes, de réinstaurer immédiatement en eux leur liberté, leur autonomie, leur intégrité.

Cet acte de rupture, fondateur de l'utopie, prend des formes diverses. Fourier l'annonce dans la notion "d'écart absolu"; Robert Owen prononce quant à lui la "Déclaration d'indépendance mentale", formidable événement de la rêverie utopique qui lave en un instant tous les hommes qui le veulent de leurs misères et de leur déchéance.

* Sociologue,
Université de Grenoble,
Centre de sociologie
des représentations
et pratiques culturelles.

(1) Cf. *Sociologie de l'espérance*, Calmann-Lévy, 1973. Voir aussi le texte reproduit page précédente.

(2) Cette méthode est développée dans un ouvrage à paraître, A. Pessin, *L'imaginaire utopique aujourd'hui*, PUF, 2001.

(3) Pour une connaissance de ces penseurs, on peut se référer à l'ouvrage d'A. Mattelard, *Histoire de l'utopie planétaire : de la cité prophétique à la société globale*, La Découverte, 2000, NDLR.

Dans un deuxième temps, l'utopie s'illustre par une rêverie du refuge. Des îles vierges, des villes nouvelles, nées de ces actes de rupture, lui sont promises, vouées à la réalisation concrète de la meilleure des vies possibles. On ne les décrit que par défaut, faisant l'inventaire des misères qui, en elles, auront cessé d'être.

Le premier acte de l'utopie est donc de créer une scène vide. Le problème est maintenant d'y établir un monde parfait. Les grands travaux utopistes vont porter sur l'espace et le temps. Il y a chez presque tous les utopistes une véritable obsession de la mesure (4).

Comment mettre en rapport des chiffres et des rêves ? Que signifie cette recherche obstinée de la perfection spatiale ? Qu'est-ce qu'une ville parfaite ? Qu'est-ce qu'une rue parfaite ? En quoi quelques centimètres de plus ou de moins mettent-ils si gravement en danger la promesse d'harmonie, l'accomplissement du bonheur ? La question peut sembler absurde (comment pourrait-on vivre à vingt centimètres du bonheur ?), elle est pourtant une sérieuse question utopique. Car la cité de la perfection se doit d'être prévue dans son intégralité (5).

L'utopie crée aussi un temps qui lui est propre, un temps contracté et suspendu. En lui sont éliminées toutes les complications de durées particulières individuelles et collectives : c'est un temps unique, le temps réglé de chaque jour appelé à se reproduire toujours.

Reste pourtant enfin à peupler ce monde nouveau, à introduire les personnages voués au bonheur sans fin de l'îlot utopique. C'est le problème le plus redoutable que de savoir comment vivre en utopie, comment penser une vie parfaite. Il n'est guère que deux solutions :

- soit on suppose une nature qui, à condition de pouvoir s'exprimer librement, amènerait d'elle même les hommes à vivre en parfaite harmonie ;
- soit on se montre réservé sur la nature humaine, et il faut alors faire appel à des mécanismes d'imposition, c'est-à-dire à la loi.

Les grandes utopies de l'histoire sont des variations entre ces deux possibilités, mais elles se résolvent toutes dans un fait : qu'on les confie à un " plan divin " comme chez Fourier, ou à la stricte contrainte de la loi comme chez More et surtout Campanella et Cabet, l'établissement et le maintien de l'ordre global impliquent de réduire l'incertitude. Et l'incertitude, ce sont les individus qui la portent, et le hasard des rencontres, et l'aventure de vivre ensemble. Tout doit donc être soigneusement codifié. Dans cette vie dont le malheur a été en principe expurgé, les petits bonheurs de chaque jour sont prévus d'avance, et d'avance contrôlés (6).

Chez tous, même chez Fourier malgré les apparences, il y a la même hantise du désordre, la même hantise de l'individu.

Cette troisième étape marque le dénouement du drame utopique, si l'on adopte une métaphore théâtrale. Les personnages, à qui l'île vierge était promise, en sont finalement congédiés. Ne pourraient y vivre que des ombres abstraites, nées d'un rêve malade.

(4) On sait que Fourier ne se promenait jamais sans son mètre-canne, prenant sans relâche les mesures de la ville, pour servir son projet de prendre la mesure de la vie. Le Corbusier procédait de même.

(5) Une rue parfaite est donc une rue qui relève de la seule décision utopiste, une rue qui s'oppose, par principe, à toutes les rues de hasard, celles qui ne relèvent, pauvrement, que de l'usage, de la commodité, de l'anarchie de la création urbaine et vitale.

(6) Chez Campanella, par exemple, les rapports sexuels sont strictement organisés par la cité, et chez Cabet, qui a eu la précaution de fixer une fois pour toutes les meubles au sol et aux murs, afin que rien ne bouge, les goûts alimentaires sont définis par la loi.

Rien n'était plus libre que la pensée du départ, de la rupture et de la reprise de soi. Rien au terme n'est plus contraignant que le système de la vie idéale, quand toute existence doit venir s'inscrire exactement dans un modèle prévu d'avance, quand la rigoureuse monotonie de tout ce qui est vécu est considérée comme la clé du bonheur commun.

l'utopie et son ombre

Il faut noter toutefois que si c'est là une pente courante, et même massive, de l'utopie, elle se trouve régulièrement contredite, depuis ses origines et tout au long de son histoire, par une autre tentation. Celle-ci s'exprime tantôt par le texte, dans ce qu'on a appelé les contre-utopies (Rabelais, Swift, Orwell...) ; elle procède plus encore de la pratique. Ces innombrables tentatives, celles des saint-simoniens, de Derrion et des fouriéristes, des cabétiens, des anarchistes, etc., pour réaliser ici et maintenant une vie différente, ont apporté à l'utopie des rectifications considérables. Au fil des jours, la pratique réelle a grignoté quelques certitudes utopiques de base et réintroduit dans le débat sur la nouvelle vie libre, des éléments que l'utopie classique avait cru pouvoir bannir :

- l'importance du métier et de l'excellence professionnelle : les rôles sociaux ne sont pas absolument interchangeables ;
- l'unanimité est démentie chaque jour par l'apparition normale de nouvelles contradictions sociales ;
- le jeu, le hasard, l'amour, l'individu, sont des données irréductibles de la vie sociale ;
- l'absolue disponibilité de tous à tous, y compris en matière sexuelle, est journalièrement contredite par les désirs réels.

Mais ces expériences sont aussi porteuses d'une certitude nouvelle : alors que l'utopie classique niait toute possibilité de son propre échec, celui-ci est importé dans la rêverie utopique, pour considérer qu'il ne peut se situer que sur un certain plan, qui n'entame en aucune façon le bien fondé d'une espérance : un rêve ne peut être contredit que par un autre rêve, il ne peut pas être condamné par une expérience qui échoue.

La prise en considération à la fois des grandes utopies du texte et de ces utopies pratiques, permet de cerner les enjeux majeurs du phénomène utopique. Deux enjeux se dégagent avec force, qui s'expriment naturellement sous forme de questions plus que de réponses :

- Y a-t-il place pour la fantaisie dans la politique, dans les affaires communes ? L'imaginaire n'est-il qu'un luxe superflu de l'esprit, ou doit-il être tenu pour le moteur de la conquête de sa propre vie ?
- Quel est le lieu de formation et de formulation adéquat du lien social ? Est-ce la nature, la Cité, l'Etat, la loi, doit-il s'agir d'une formulation a priori, en surplomb, qui vide l'individu de toute capacité politique ? Ou bien faut-il s'en remettre en confiance aux dynamiques propres - et imprévisibles - de la micro-sociabilité ? A qui est accordé le pouvoir d'inventer la vie ?

L'utopie aujourd'hui : quels ressorts ?

Les manifestations actuelles de l'utopie (en considérant par là l'ensemble des manifestations collectives qui dans tous les domaines où ils sont appelés à se rencontrer, tentent de redéfinir radicalement les relations des individus entre eux) apportent à leur tour des modifications considérables, si considérables qu'il est justifié de se demander s'il convient de les classer dans la même rubrique que les utopies classiques.

La réponse en fait doit se situer sur deux plans : à la fois l'on retrouve la trame générale de toute rêverie utopique, les mêmes nœuds de problèmes ne cessant d'alimenter la rêverie de " l'autre vie ", les mêmes enjeux continuant d'y être affrontés. Mais en même temps, cette trame commune autorise à des " remplissages ", des actualisations extrêmement différents, et les intentions de l'utopie contemporaine, les réponses apportées au problème de " l'autre vie " sont souvent contradictoires avec celles de l'utopie classique.

Si l'on appelle " utopèmes " les actes mentaux fondateurs de la rêverie utopique, noyaux dynamiques qui, à partir d'une image-force, ont tendance à proliférer et à contaminer un paysage mental, on peut voir que les utopèmes " classiques " ne subissent pas tous le même type d'altération. Un premier groupe d'utopèmes, essentiel à l'utopie classique, n'est pas démenti par l'utopie contemporaine, mais fait l'objet d'une activation moins puissante ; un second groupe en revanche atteste d'une transformation radicale de la rêverie utopique.

Au premier groupe appartiennent trois utopèmes. La perception de la domination comme illusion est le seul qui reste vraiment intact. Il consacre la permanence de l'idée que la reprise de soi, non seulement nécessaire, est possible par tout le monde et à tout instant, et sans recours nécessaire à une quelconque médiation. Vivre autrement ici et maintenant est un objectif raisonnable, car aucune dégradation, aucune perversion intime, aucune pesée du vieux monde en lui n'est à craindre par l'individu qui se ressaisit, et qui engage une démarche de réunification de sa vie et de concrétisation de son existence.

Les deux autres utopèmes, en revanche, sont pratiquement mis en sommeil par l'utopie contemporaine. Ce sont ceux de la fabrique des monstres, par lequel on convoquait le défilé des masques hideux du vieux monde, et celui, corrélatif, de la rupture avec ce dernier. Rien de ces actes mentaux ne saurait aujourd'hui être démenti, mais rien non plus n'en reste nécessaire. La critique de la domination, capitaliste et d'Etat, tant ressassée à une époque maintenant lointaine, n'a guère besoin d'être répétée. Cet effacement ordinaire du discours oppositionnel n'enlève rien à la teneur générale des refus. Mais il annonce pourtant la transformation majeure qui est celle de l'utopie contemporaine. Son aspect dialectique, directement et uniquement chevillé aux torts du monde actuel, sa coloration imaginaire héroïque, peuvent enfin passer au second plan, et ériger en priorité absolue non plus l'acte mental de refus, mais celui qui exige l'invention, non plus la ressource de résistance, mais celle de l'affirmative. Il y a donc une atténuation très sensible du caractère polémique qui présidait à tous les aspects initiaux de l'utopie.

On peut échapper au vieux monde sans l'avoir mis à sac de fond en comble, et c'est peut-être ainsi d'ailleurs qu'on s'emploie à le changer effectivement de manière beaucoup plus sûre. On peut vivre sans appliquer en quoi que ce soit les principes essentiels de la société environnante, à commencer par le principe de hiérarchie et de domination, on peut réaliser une vie satisfaisante sans placer à sa base la valeur de l'argent et la recherche de son accumulation (7). La rupture se réduit alors à un art de l'esquive. Au grand acte solennel marqué par les "déclarations d'indépendance mentale" succède l'empressement à mettre en ordre de marche un monde qui est bien un monde dissocié de la société environnante, mais qui déplace singulièrement la vertu de rupture.

des brèches...

Un deuxième groupe d'utopèmes est caractérisé par des grignotages voire par des disqualifications des certitudes de l'utopie classique. Tout d'abord, le rêve de la scène vide se voit abandonné au profit d'un imaginaire des brèches.

Le mot de ralliement est de s'approprier le monde, et d'abord d'occuper le monde. On occupe l'espace. On l'inonde de parole, donc de présence et de vie au présent. On prend possession de la rue, des places, qui deviennent des terrains d'expression et des lieux d'expérience (8).

On occupe le temps. On se réapproprie la mémoire des lieux : les canuts, les révoltes, la grandeur des humbles, la gloire maudite de l'œuvre collective. On se glisse comme on peut dans l'histoire des mouvements révoltés et utopiques. La stratégie utopique consiste désormais à se glisser dans le monde, à prendre possession des lieux ou des formes de l'expérience qui se trouvent soit être laissés vacants, soit constituer, pour des raisons historiques diverses, des poches tenaces de résistance à l'ordre hiérarchique et au principe de domination.

Au rang de ces dernières, la capacité d'initiative autorisée par le mouvement associatif, très largement utilisée. Mais depuis quelques années, bien plus encore, une brèche dans les dispositifs économiques, sociaux et législatifs de l'activité collective a été découverte et est de plus en plus investie par les acteurs alternatifs : c'est celle de la pédagogie de l'égalité et de la solidarité que représente le mouvement coopératif (9).

Des brèches multiples sont ouvertes ou découvertes dans le tissu de la vie sociale. On remarque que les problèmes dont on s'empare prioritairement sont ceux qui ne sont pas ou qui sont mal "politissables", qui sont les écueils de toujours de la politique, et qui, comme tels, ont été, on le sait, les écueils de l'utopie elle-même. Ces questions sont en effet à la fois celles de la vie ordinaire, du non légiférable, de ce qui, toujours et partout, ne cesse d'échapper au contrôle politique, quelque chose que l'on peut définir comme relevant de l'infra-social, de la puissance de l'être ensemble rebelle à l'imposition des normes : le problème de la sexualité et des relations de couple, l'ensemble des problèmes touchant au corps et à ses techniques. Ce sont encore les problèmes de l'action commune, du "métier", de la haute qualification revendiquée et quelquefois acquise et de sa conciliation avec

(7) Lire plus loin le chapitre "actes".

(8) Le mouvement des squats est une bonne illustration de cette intention de l'imaginaire.

Dès ses origines, il a court-circuité la revendication de quelque chose comme un droit à l'espace en s'installant simplement dans des locaux inoccupés. Et si, en son début, il se pensait surtout comme en opposition au reste de la ville, il subit depuis quelques années une inflexion considérable, s'établissant en lieux de vie autonomes, inventifs, à vocation souvent artistique et culturelle, bref se laissant gagner par la contagion positive, et prospective plus qu'oppositionnelle, de l'alternative.

(9) Il y a là bien autre chose qu'une commodité d'organisation offerte par la loi. Il y a une reprise consciente des apprentissages de la liberté et du service commun légués par presque deux siècles de militantisme coopératif depuis Philippe Buchez. On y puise des leçons d'utopie pratique.

l'organisation " horizontale ", celle de l'égalité recherchée des associés. Ce sont enfin le très ancien problème de la chefferie et des techniques à mettre en œuvre pour assurer sa disparition, et le problème des techniques de la fraternité et de l'égalité solidaires.

L'alternative rejoint ainsi exactement le lieu où s'est joué l'échec de l'utopie. Celle-ci s'était surprise à survaloriser la norme, terrifiée par la capacité d'imagination commune. Les alternatifs d'aujourd'hui n'ont confiance que dans cette dernière, non pas l'imagination d'un seul homme-dieu qui assurerait mentalement la maîtrise de tous les problèmes, mais l'imagination de tous comme puissance de subversion permanente de tout ce que chacun avait fini, peut-être, par se déclarer prêt à accepter. L'utopie contemporaine, c'est, finalement, un parti pris de l'impuissance politique, fût-ce d'une politique utopique, et l'affirmation confiante de la puissance sociale.

... pour un anti-système

L'utopie contemporaine est un anti-système. Elle se veut l'éclatement de l'idée même de système social. La cité utopique était conçue sur la base d'un inventaire de la vie, sur la compilation des déterminants naturels de l'homme, sur une anticipation des comportements prévisibles. La rêverie alternative tourne le dos à cette conception systématique. Elle en appelle au contraire à l'émergence permanente de l'inédit, à l'invention et à la culture de nouvelles formes sociales, à la prolifération des expériences.

Quand on renonce au plan utopique, à la maîtrise globale qui se redouble à l'infini dans chaque aspect de la vie, pour penser son action dans les images de la brèche et de l'esquive ; quand on valorise l'innovation permanente et le surgissement de l'inattendu, on renonce du même coup au grand rêve de perfection utopique. On ne change pas la vie, répètent toujours les alternatifs, on ne change que nos vies, et encore ce changement est-il lui-même entièrement traversé par la contradiction.

Globalement on peut dire que les modifications introduites aujourd'hui dans l'imaginaire utopique, et qui bouleversent radicalement le visage de l'utopie, procèdent d'une redécouverte (souvent intuitive), et d'une réactualisation d'une rêverie politique d'inspiration proudhonienne (10). Sont actualisées avec force des certitudes concernant l'autonomie du social, sa capacité à se donner forme lui-même (et non sa subordination à la nature humaine ou au fait politique), la nécessaire et normale multiplicité des formes concrètes de l'expérience sociale (contre l'unicité mortifère des utopies classiques), le fait que la vie sociale est et doit être en expansion et en invention continue d'elle-même. C'est rendre à la micro-sociabilité toute sa capacité créative, et à l'imaginaire sa fonction primordiale.

Il est donc, finalement, parfaitement légitime d'accorder le mot d'utopie aux expériences d'aujourd'hui. Rien ne peut justifier de le réserver à un corpus classique, même si les contenus de ce dernier ont cessé d'entretenir le moindre rapport avec les recherches actuelles.

(10) Lire
Pierre Hautmann,
Pierre-Joseph Proudhon.
Sa vie et sa pensée,
2 volumes,
Desclée de Brouwer,
Paris, 1988.
